LA GUINGUETTE PATRIOTIQUE,

OU

DIALOGUE

LA GUINGUETTE *PATRIOTIQUE*, OU DIALOGUE

Entre les nommés *Craquéfort*, Colporteur de Paris, envoyé dans les Provinces.

La Verdure, ancien Grenadier, Manouvrier à Châlons.

Le pere Colas, Laboureur de Cernon.

Réo, Maçon, Commiſſionnaire.

Pluſieurs Perſonnages muets, & buvant chez un Cabaretier du Faubourg Saint-Sulpice, le 13 *Juin* 1790.

(LA *Verdure.*) Allons, vous autres, finiſſons la dernière & allons nous en ſouper, ne faut pas faire attendre nos femmes..... mais auparavant, je fais une motion, ſacredié, il faut boire

à la ſanté de la Nation.... & du Roi, s'entend; car c'eſt le père à tous....

(*Tous enſemble.*) Va, c'eſt bien dit, à la ſanté du Roi & de la Nation.

Craquefort, (ſeul à table & s'approchant des autres pour trinquer,) permettez, Meſſieurs, que je me faſſe l'honneur de me joindre à vous pour boire conjointement avec vous à la ſanté de la Nation & du Roi....

(*La Verdure après avoir bu.*) ça fait plaiſir de boire à la ſanté de la Nation.... ſacredié, c'eſt dommage qu'elle n'en faſſe guère boire.... il y a quelques années, t'en ſouviens tu, père Réo? comme nous buvions, foutre! le vin n'étoit pas cher, l'argent rouloit, on le gagnoit vîte, un chacun trouvoit à travailler tant qu'i vouloit, on s'en tapoit le Dimanche....

(*Réo à demi ivre.*) ..... Et le lundi donc, M. *La Verdure*? Seigneur mon Dieu donc, queu plaiſir dans ce tem.-là!.... vous êtes un brave homme, vous, M. *La Verdure*, vous m'auriez fait boire toute une ſemaine à la ſanté du Roi, comme ça alloit dur!.... à préſent, le Diable m'emporte ſi depuis la dernière fois j'ai goûté une goute de vin y a une éternité..... ce n'eſt pas que je veuille dire de mal.... malgré ça, ça ne va pas.

(*La Verdure.*) Sacredié, comment veux-tu

que ça aille? on tue les uns, on dépouille les autres, les Seigneurs se sauvent dans l'étrange pays, les Prêtres sont gueux comme nous, les riches serrent leur bourse comme les Badauts feroient les fesses devant les Houzards, personne ne fait travailler ; ces bougres de Parisiens tiennent déjà nos écus & feront si bien qu'ils auront le reste, i nous vient toujours de là bas un tas de bougreries qui font peur à tout le monde. Oh! ça finira mal..... comme dit l'autre, y faut de petits ruisseaux dans tout pays, mais i faut de grandes rivières aussi. Quand vous tourmentez les riches, ce sont les pauvres bougres d'ouvriers & les petites gens qui finissent par être le *Patira*.

(*Le Père Colas.*) M'est avis moi que ça ne va bien pour aucun. Je n'avions pas demandé qu'on détruisît personne, je voulions tant seulement qu'on coupît les abus, à quoi que ça rime de se détruire les uns les autres? les gens de campagne en souffront comme ceux de Ville ce sont des mauvaises gens d'une paroisse qui font la loi, & qu'i faut dire comme eux, sinon i vous menaçont de mettre le feu chez vous, C'est que trois ou quatre vauriens, voyez-vous, font plus d'effet dans un Village que vingt bons qui n'osont pas se risquer. Et pis i y a encore des gens de Ville qui les animent en-de-

ſous..... Ah ! ça va bien mal ; & ſi cependant, i diſont comme ça que ça ne fait que commencer. Quand i viendra à payer la Taille pour le Sel, la Taille pour la Poudre blanche que les Avocats mettont ſur leurs groſſes perruques, la Taille pour les Prêtres, dont y mangeont le bien à Paris..... Ah ! ça va faire une belle danſe dans les Campagnes !

(*Craquefort.*) Si vous me permettez, Meſſieurs de me faire l'honneur de vous dire une choſe, je m'en vais vous dire naturellement d'ou vient la miſère. Ce ſont les Ariſtocrates qui font tout ça ; nous ſommes-t-à-portée, nous autres à Paris de voir ça dans les diſtricts.

(*Le Père Colas.*) Tenez ne nous parlez pas de votre Paris, i n'en vient rien de bon. C'eſt toujours Paris qu'a tout gâté & mangé les Campagnes, & qui les mangera toujours.... Qu'eſt-ce qui a fait toutes ces rumeurs? ce ſont les gens de Paris. Où vont tous nos écus? A Paris. Qu'eſt-ce qui nous en revient à la place ? des méchans papiers qui ſont ſi menus qu'on n'oſe pas y toucher, des complotemens, des pauvretés de toutes les façons & la miſère au bout.

(*Craquefort.*) Un moment, M. Colas, un moment. Je vous dirai naturellement que ſans Paris les Ariſtocrates certainement faiſoient mou-

rir de ſoif & de faim la Nation. Certainement je pourrois vous dire tout ce qu'il en eſt, c'eſt incompréhenſible tout ce que les diſtricts ont découvert; mais je craindrois d'ennuyer l'attention de votre aſſemblée.

(*Tous enſemble.*) Au contraire, Monſieur, comptez-nous ça ; nous ne demandons pas mieux, ... paix-là, vous autres, ſilence, écoutez donc ce Monſieur de Paris, nous boirons enſuite.

(*Craquefort.*) Vous avez ſçu dans le temps que ces maudits Ariſtocrates avoient préparé par-tout des mines, des boulets rouges, des inventions de l'enfer pour bombarder la Nation. Sans les Diſtricts & M. la Fayette il eſt certain que c'étoit fini, il ne feroit plus queſtion de la Nation, il y a long-temps. Quand les Ariſtocrates ont vu que la mêche étoit découverte, ils ont combiné un autre complot qui va avoir lieu tout-à-l'heure, ſi on n'y prend garde. Les Nobles & le Comte d'Artois font venir deux ou trois millions de brigands de Savoie qui couperont tous les grains & les foins pour affamer la Nation. Si ça ne réuſſit pas par hazard, ils vont répandre un déluge de rats qui devoreront tout. Tout ce que je vous dis là, Meſſieurs, c'eſt que j'en ſuis sûr comme voilà une bouteille, je le tiens d'un quelcun qui le ſait de bonne part.

Cette Ducheſſe de Polignac s'eſt chargée toute ſeule de fournir plus d'un million de rats qu'elle a fait éclore en Suiſſe par artifice ; l'on doit également ramaſſer tous les rats des égliſes ſupprimées qui vont mourir de faim, les vieilles femmes de la Cour doivent en fournir des nichées, toutes les jeunes qui n'ont plus de ſervice à faire à Verſailles paſſent leur vie à tendre leurs ſouricières où on en prend des déluges tous vivans. On va lâcher tout ça dans les Campagnes, il ne reſtera pas un épi.... D'ailleurs les Curés ſont payés pour jetter un ſort ſur le monde. Il y en a un à Condé tout près d'ici, qui avoit demandé cinq gouttes de lait à une femme de 25 ans qui nourriſſoit une fille de cinq mois pour faire ſon ſortilège pendant cinq jours ; ſi elle en eût donné, c'étoit fini, les femmes & les filles avoient le ſort, elles n'auroient plus voulu ſouffrir les hommes & le monde finiſſoit. Heureuſement elle n'a pas voulu, & le Curé n'a pu jetter le ſort que ſur les vaches & ſur les bêtes à cornes, il va périr un monde étonnant dans tous les pays . . . Enfin ſi on n'extermine pas les Ariſtocrates, tout eſt perdu.

(*Tous enſemble*) ah Dieu! ça fait trembler, les gueux, les ſcélérats, i n'en faut pas laiſſer un, n'y a qu'à nous les nommer.

(*La Verdure*,) un moment, MM., un moment:

Quand vous crierez tous à la fois, c'eſt comme un diſtrict, on ne s'entend pas . . . vous ne voyez donc pas qu'on ſe fout de vous; je dis moi, c'eſt tout ſimple, v'la un bougre de bavard, qui eſt une foutu bête ou foutu gueux, peut-être tous les deux, & je . . . .

(*Craquefort avec vivacité*,) à l'ordre, M., s'il vous plaît, on n'injurie pas ainſi un Citoyen qui parle pour la Nation.

(*La Verdure*) oh! vous ne nous en couleiez pas comme ça avec votre Nation . . . & moi auſſi, foutre, je ſuis pour la Nation, regardez cette figure & cet eſtomach, (il découvre ſa poitrine,) voilà neuf bleſſures que j'ai reçu pour la Nation, & j'en recevrai encore cent, s'il le faut; voilà ce qui s'appelle être de la Nation, ſacredié, & non pas de venir nous couler des gueuſeries comme vous nous en débitez . . . . vous vous foutez de nous, ſans vous gêner, avec vos *rats* votre *fort* & vos 4 *millions de brigands*; nous y avons été été pris l'année paſſée, vous avez mis la France ſans deſſus deſſous; mais c'eſt bon pour une fois; on ne nous y reprendra pas deux; allez compter vos bêtiſes à vos bougres de badauts, ils ſont ſi fiers d'être entrés à la Baſtille, que la tête leur en tourne. Ils étoient plus de vingt milles contre cinquante invalides à jambes de bois qui n'avoient pas la moitié de leurs bras pour ſe défendre, voilà

une belle foutue prouesse : flanquez leur donc une médaille sur l'estomac, & dites leur bien qu'il faut toujours avoir peur, vous serez leur amis. Pour mo je me fous des Aristocrates, s'il y en a, & de leurs complots, s'ils en font. Et sacredié, de quoi aurions-nous peur ? seroit-ce des Prêtres ? les pauvres bougres n'ont ni armes ni argent, ça dit sa messe tranquillement, ça ne bouge pas ; & quand ils bougeroient, mille bombes, que nous feroient-ils ? le Curé tout seul n'avalera pas la paroisse, pensez.... on vient nous chanter aux oreilles qu'il jettent des *sorts* sur les vaches & sur les femmes, voilà une belle foutue invention. N'y en a point sur la mienne toujours, car elle me souffre bien, mais sacredié, s'ils pouvoient jetter le sort sur quelqu'un, il ne le jetteroient pas sur les vaches ou sur les femmes, j'en réponds, ils le jetteroient plutôt sur les dents des enragés qui les mordent si dur. . . . . Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il est galeux ; voilà le fin mot : il faut cependant des prêtres, foutre, on boit, on ribotte, à la bonne heure ; mais encore faut-il de la religion. On ne peut pas vivre & mourir comme des bougres de chiens d'hérétiques. . . & puis d'ailleurs : est-ce qu'il ne ont pas des Citoyens de chair & d'os comme nous ?

On veut nous faire peur des Nobles, pour que

nous tombions dessus : eh ! sacré mille bombes d'un tonnerre ! il n'y en a pas un qui bouge, on n'en voit pas deux ensemble pour se regimber. Nous sommes au moins cent contre un, nous sommes armés, nous montons la garde jour & nuit, eux dorment tranquilles, & on vient nous dire : *Prenez garde, les Aristocrates vont manger la Nation.* Ceux qui ont peur sont des jean-foutres, c'est moi qui vous le dis, & & ceux qui viennent soulever le pauvre monde sont des foutus gueux & des ennemis de la Nation.

[*Le père Colas*,] oui, c'est comme s't'autre qu'avoit pêché dans la rivière un brochet de quatre livres, & qui avoit cinq livres de grains dans le corps que les Aristocrates i'avions noyés par malice. . . . c'étoit le gigier d'un poulet que le brochet avoit avalé. . . mon avis moi, c'est que ces cabaleux de Paris se fichont de nous, & qu'i faut nous ficher d'eux & boire un coup.

[*Tous ensemble*,] ma foi, c'est bien dit, buvons & au diable les cabaleurs.

[*Craquefort*,] un moment, MM., je vous prie. Certainement, vous êtes trop justiciables pour condamner un quelcun sans l'entendre ; vous êtes d'honnêtes Citoyens, & faits pour sentir la conséquence d'une chose ; quand nous

difons toutes ces chofes là fur le compte des Ariftocrates, ce n'eft pas que nous le croyons à la rigueur, mais pour l'avantage de la Nation, il faut que cela foit dit comme ça ; fans quoi le bon Peuple ne brûleroit pas les Châteaux & ne laifferoit pas dépouiller le Clergé, tous les Ariftocrates feroient venus dans les Affemblées, & la Nation ne feroit pas Maîtreffe de tout comme il convient. En un mot, il faut que nous foyons libres. . .

[*La Verdure.*] comment facré mille bombes! eft-ce que pour être libres, il faut infolenter quelcun ? je dis d'abord : il faut de la juftice ; voudrois-tu, bougre, qu'on t'en fît autant ? tu dis que tu es l'égal d'un Seigneur & d'un Riche ; fi tu le crois, laiffe le donc tranquille ; tu ne cours pas fans raifon fur un Citoyen qui eft ton égal comme toi & moi. Tu criailles que c'eft un Ariftocrate qu'il faut le lanterner. Foutu bête, tu ne fais pas plus que moi ce que c'eft qu'un Ariftocrate ; mais je te demande : crois-tu aux Décrets de l'Affemblée, oui on non ? fi tu n'y crois pas, c'eft donc toi qui eft l'Ariftocrate ; à la Lanterne, bougre. Si tu y crois, tu dois l'y obéir, ne fais donc point de mal à perfonne, puifque l'Affemblée & le Roi, fe tuent de le défendre pour le plus grand comme leplus petit. En un mot, je dis : dès que l'Affemblée a défini

qu'il faut de la liberté pour tout le monde, laiſſons chacun comme il eſt. Une ſuppoſition, v'là un Citoyen qui ne rit pas de tout ce qu'on fait, (il y en a plus d'un au moins,) Marchand qui perd ne peut pas rire, on dit dès-lors il n'eſt pas *de la Nation*; bougre de bête, eſt-ce que tout François n'eſt pas de la Nation ? mais il penſe mal de l'Aſſemblée, je dis à ça vlà un Juif qui penſe mal du bon Dieu qui vaut bien l'Aſſemblée peut-être, eh bien! je n'irai pas pour ça le foutre à la lanterne. Finalement il faut que chacun reſte tranquille & moi auſſi ; celui qui n'obéira pas à l'aſſemblée & au Roi, il l'y forceront bien ſans moi ; ſi un chacun a le pouvoir exécuteur, tout le monde eſt Roi & tout eſt foutu ! . . . . d'ailleurs voilà une belle ſacrée gloire de ſe mettre deux ou trois cents contre un qui n'attaque ni ne ſe défend, de boire ſon vin, piller ſon grain, prendre ſes armes, enfin, faire boucan chez lui. . . , ſi ça duroit comme ça, ça feroit une belle gueuſe de Conſtitution..uneConſtitution des Loups,foutre, ils commencent par manger les autres, puis ils ſe mangent entre eux. Jé dis donc qu'il faut naturellement accrocher à la Lanterne ces bougres de cabaleurs qui font ſemblant de ſervir la Nation & mettent tout en combuſtion. Voilà mon avis & je bois un coup.

(*Réo*,) Seigneur mon Dieu, comme c'eſt

bien dit ! . . . vous êtes un homme capable, vous, M. la Verdure. . . vous prêchez tout couramment... là... d'une manière qu'on croiroit entendre un livre imprimé... c'eſt que je reſterai à, Seigneur Dieu, toute une journée ſans penſer ſeulement qu'il y a là une bouteille. . . néanmoins vous avez bien gagné de boire un coup... buvons donc.

(*Le Père Colas*,) ma foi il faut dire que le Curé de cheu nous ne prêche pas plus fort que ça, ni plus couramment encore. . . ; ſi cependant c'eſt un brave homme.

(*Craquefort*,) certainement, MM., il faut convenir que dans un Diſtriꝺ M. de la Verdure ſe feroit honneur par la façon dont il démontre ſa façon de penſer, cependant néanmoins il me ſemble toujours que l'on ne doit pas aller contre l'intention de ces MM. qui ſont des perſonnes conſéquentes & qui ſont des *amis de la Conſtitution*. Eh bien ! voyons, foutre, ou eſt-ce qu'elles ſont vos perſonnes *conſéquentes* ? qu'eſt-ce quelles diſent, voyons ?

(*Craquefort*,) elles ont dit qu'il convenoit d'inſolenter les Seigneurs & les Prêtres, & les Ariſtocrates pour le bien de la Nation, & de les chaſſer des Aſſemblées : dont voilà le petit Décret imprimé qui le fait bien entendre.

(*La Verdure*,) oh ! c'eſt différent, ſi l'Aſſem-

blée & le Roi ont dit ça, je n'y entend plus rien, voyons donc . . . eh bien, je ne vois pas les signatures, est-ce que vous vous foutez aussi de moi, M. le Parisien ?

(*Craquefort*,) quand je dis que c'est de l'Assemblée, c'est-à-dire, ce n'est pas de l'Assemblée elle-même, sont ces MM. de l'Assemblée du Cloub des Jacobins & celui de Châlons qui font tout ça.

(*La Verdure*,) vous ne vous foutez pas mal de nous avec vos MM. du Croup, nous ne connoissons pas ces gens là, ne nous entortillez pas, sacredié, répondez net. Votre Croup de Paris est-ce l'Assemblée avec le Roi, oui ou non ? . . . votre Croup de Châlons, est-ce la Municipalité, est-ce le Département ou le District, oui ou non ? voyons.

(*Craquefort*,) oh! non ; c'est plus fort que tout ça. Le Cloub des Jacobins à Paris, c'est lui qui fait marcher l'Assemblée & le Roi, c'est-là où les Décrets se définissent d'avance. Les Cloubs des Provinces comme qui diroit celui de Châlons, c'est eux qui poussent les Municipalités pour faire ce qui convient, & qui répandent dans le public les bruits qui sont favorables à soulever à propos la Nation.

(*La Verdure*,) vous mériteriez sacredié, que je vous foutisse un tapin, vieux bougre d'ableur,

qu'eſt-ce que vous nous comptez-là ? j'en ſai aſſez pour ſavoir que la Nation n'a pas fait deux aſſemblées, n'y en a qu'une à Paris ; les Provinces n'ont envoyé des Députés pour votre foutu *group des Jacobins*, le groupe ne travaille pas avec le Roi, par conſéquent je m'en fous, je ne veux pas tant de maîtres ; je ne reconnois moi que ceux que la Nation a choiſi. Tout de même qu'eſt-ce que votre foutu groupe de Châlons qui doit *pouſſer* la Municipalité, nous ne voulons pas qu'on la pouſſe, nous l'avons choiſie pour aller toute ſeule ; c'eſt à elle à nous dire, mes enfans, l'Aſſemblée & le Roi ont décrété telle & telle choſe ; c'eſt au Département à nous dire, s'enfans vous devez payer chacun tant & tant bien également en bons frères ; alors ſi quelcun ſe regimbe, foutre, notre Milice Nationale eſt-là, on le ferra bien aller ; voilà les citoyens faits pour le bon ordre. Mais vos Groupiſtes ſont des mâtins qui ſe cachent pour cabaler, pour ſe mêler de ce qu'ils n'ont que faire, pour répandre de mauvais bruits ; au diable, à la lanterne ces bougres-là ! Au ſurplus, nomme-nous les tout-à-l'heure, vieux ſacré lapin de Paris, ou je te fous cette bouteille ſur la gueule & dépêchons.

(*Tous enſemble*,) c'eſt bien fait, c'eſt un eſpion de Paris qui vient ici répandre de mauvais

bruits, à la lanterne s'il ne nomme pas ſes conſrères du Croup.

(*Craquefort*,) ah de grace, MM. un inſtant, je ne refuſe pas certainement de vous donner ſatisfaction: je vais vous dire naturellement tout ce qui en eſt. Je ſuis du Diſtrict des Jacobins, dont voilà mon paſſe-port bien en regle. Comme j'ai de la voix, je vendois les petits imprimés de ces MM. dans le Faubourg St. Antoine, & je faiſois mettre en mouvement au beſoin les citoyens & les citoyennes de ce quartier; mais comme il ne manque pas à Paris de gens à talent, ces MM. m'ont dit, dit il, » Craque-» fort, voilà de l'argent, il faut aller diſtribuer » l'écrit que voilà en Champagne, & vous direz » en outre telle & telle choſe au bon peuple. » Au reſte quand vous ſerez à Châlons, vous » verrez l'un de ces MM. du Cloub auquel » M. Prieur député de la Ville va le prévenir » d'avance, vous ferez ce qu'ils vous diront, & » l'argent ne manquera pas ». Je ſuis donc naturellement paſſé dans ce pays-ci, il y a deux mois environ, & en paſſant j'ai vu ces MM. qui m'ont accueilli convenablement dans une grande Chambre près de *l'ancienne Cloche*, où ils m'ont dit ce qu'il falloit dire alors aux gens de la Campagne, outre le petit imprimé dont ils ont fait tirer trois mille exemplaires..... Malgré-çà, on

peut dire que ça n'a pas rendu : on a chaſſé, ſi vous voulez, les Nobles & les Prêtres des Aſſemblées, mais il n'y a eu pas un chat de tué, pas un château de rouſſi. Oh ! je m'attends bien qu'on me fera mauvaiſe mine en arrivant, mais ce n'eſt pas de ma faute, c'eſt le naturel du pays, on n'eſt pas malin ici.

(*La Verdure*,) vieux ſacré lapin, tu as raiſon, nous ne ſommes pas malins, car nous devrions commencer par te foutre dans la Marne pour aller rejoindre ſans bateau tes enragés de Paris, mais il nous faut d'abord les noms de tes confrères du Croup de Châlons. Allons dépêchons ou.... (*Craquefort*)..... les noms; ma foi, MM. je ne les ſais pas tous ; je ne ſavois que celui de ce grand M. Richard lieutenant criminel Mr.... encore je ne m'en ſouviens plus.... un grand qui porte le nez au vent comme une âne bridé, qui eſt ici le....... le...... *le choſe* criminel, qui fait pendre le monde qui a un petit beau-frère qui eſt ſi bête, Burnet avocat du Roi, ... c'eſt dommage; pas moins ça fait deux citoyens qui ont bien de l'inſtinct..... & puis ça a du zèle, il faut qu'à eux deux ils ayent diſtribué au moins pour trente francs de gravures, d'éventails & de petits imprimés contre le clergé & la nobleſſe.

Il y en avoit là un troiſième qui eſt leur *Couſin*, Deleſtrées aſſeſſeur, je penſe, un grand bride

oiſon, malgré-çà, c'eſt un garçon qui opine bien prudemment; à la vérité il n'a rien dit, mais il a remué deux ou trois fois ſon grand col, de manière que j'ai bien vû qu'il entendoit.

Comment appellez-vous cette perruque qui va toujours clochant & qui fait ſemblant de n'être pas de la bande, Bremond lieutenant-général. Oh celui là pour la malice noire, c'eſt le *général* à tous; oh c'eſt un fier Baſile qui manie bien la calomnie.... il s'eſt chargé lui ſeul de ſoulever, quand il faudra, toutes les petites filles de Châlons; ſavez-vous que cela fait un rude effet ſur une conſtitution.

On m'a dit que ces quatre-là étoient quatre chieux d'encre des premiers qui n'y ait dans la Ville, auſſi ils feront de la Cour Souveraine, c'eſt entendu.

Y en avoit d'après-ça un ramaſſi qui n'avoit pas de mine, & qui n'ont deſſerré les dents que pour bailler; d'autres qu'avoient l'air bel & bien honteux; on ne va demander à chacun ſon nom; tant y a que je ne les ſais pas.

J'aurois bien voulu néanmoins ſavoir celui d'un gros, grand, beau officier qu'étoit-là, Oſteaume, receveur de la douane, ancien garde d'Artois, le ſourcil noir, l'œil farouche comme un joueur qui a perdu ſon *va-tout*, qui vous retournoit tous les décrets comme *les ballots dans une*

Douanne, oh! celui-là sera naturellement le commandant des milices de Département, ou il en périra.

J'ai bien remarqué par exemple un grand seigneur qu'étoit à la tête; ah! véritablement c'est Colleau Bonneau de M. de Rochambeau fils, en Europe & en Amérique, un homme comme *il faut* celui-là, & sa sœur la Dame Gautier aussi qui est une *grande Dame* & qui a fait la fortune de son frere par son... son.... enfin quoi; son talent.... eh bien! voyez ce que c'est, ce grand Sgr. là qui a *tant de cœur* qu'à Paris il ne reconnoîtroit pas son père & sa mère, & qui ne veut manger qu'avec d'autres seigneurs, aussi des Ducs & des Comtes pour le moins, ici il mange tout naturellement avec *un gueux* comme moi, dès qu'il est de la Nation: aussi il sera quelque chose dans le militaire; tout-ça est convenu d'avance.

» J'ai sçu tous ces détails, voyez-vous, par un grand bavard qu'étoit là près de moi, sec comme *une pêle à four*, qui crioit toujours faut les hâcher comme *Chair à pâté*. & qui est un homme certainement très poli pour ceux de la Nation, & qui m'a conduit chez lui où est-ce que j'ai soupé, sur le pont... le pont.... avec Madame sa femme, *Putte Savatte*; & que nous avons *feuilleté* la constitution d'un bon pâté très-patriotiquement ensemble.

(*La Verdure*,) entendez-vous quelque chose à tout-ea vous autres ? Connoissez-vous *ces chieux d'encre*, *ce Sgr.* là, & tout *ce Croup* ? pour moi le Diable m'emporte, si j'y comprends rien ; ça n'a ni queue ni tête.

(*Réor.*,) Seigneur Dieu ! . . je le comprend donc bien, moi . . . . qui suis ivre . . . je crois d'avoir entendu ce M. Japefort. . . j'avois bien promis à ces MM. *les amis de la constitruction* de n'en rien dire. . . . mais ce n'est pas ma faute, moi, si ce bavard là de Paris vient se souler ici un Dimanche pour dire tout ce qu'il en est . . . j'ai bien vû dès qu'il a parlé *d'imprimés* dans les Villages ce que ça voulois dire . . . . je me vante que j'en ai porté une fière pacotille . . . il faut que j'ai fait au moins vingt-quatre heures dans trente-six lieues jour & nuit, & je me vante qu'il n'y a pas un cheval qui marche à pied comme moi dans Châlons . . . au reste j'ai été bien payé pour ma peine & pour ne rien dire . . . aussi ne dirai je ti rien d'abord . . . .

(*Le Père Colas*,) ah ! vl'à donc d'où venoit c'te boutique d'imprimé & tous ces mauvais bruits qu'is avont répandu dans notre Canton, qu'il falloit chasser les uns & les autres, & qu'en cas de besoin, nous aviont appris comme quoi je pouviont les étouffer sans que ça paroisse, en nous mettant tout autour & pis en nous serrant

toujours de telle façon que c'étoit tout le monde, & que ce n'etoit perſonne qui les auroit tué. Voyez donc ces misérable ! . . . . i nous diſions que c'étoit de la part de l'Aſſemblée qui l'ordonnoit.

(*La Verdure*,) les ſacrés ſcélérats de gueux ! & toi, Réo, toi qu'es mon ami, c'eſt toi qui va porter des écrits pour faire des troubles, pour effrayer le monde, & les porter à faire de mauvais coups dans les Campagnes . . . . je te renie pour mon ami, & je ne bois de ma vie avec toi.

(*Réo*,) ah ! penſez que ſi. Ah ! M. La Verdure, ne m'en voulez pas, mon cher bon ami . . . je ne ſuis pas le ſeul qui ait tout porté, ils en ont porté auſſi eux, en voiture s'entend, & moi à pied comme un chien . . . d'ailleurs je m'en vais vous dire en conſcience, mon cher bon ami, je n'ai ſçû de ma vie lire dans un livre imprimé, & j'ai porté tout ça comme une bête qui ne ſent pas la conſéquence . . . mais patience . . . je veux dire ſon fait à ce grand bougre d'aſtrologue manqué . . . . . cependant il faut être juſte, il m'a fait rudement boire.

(*La Verdure*,) Réo, mon ami, tu es ſaoul comme un bouteille pleine, n'en parlons plus aujourd'hui, tu me compteras tout le détail demain en déjeûnant... non, c'eſt inutile, je veux que tous les pays connoiſſent les gueuſeries que

ces bougres là employent pour tourmenter le monde, il faut que les ouvriers & les pauvres que tous ces troubles font créver de faim, aillent demander de l'ouvrage & du pain à tous ces foutus cabaleurs, & la première fois qu'il y aura quelque émotion, foutre ! on faura du moins d'où ça vient, & on ira faire boucan chez eux, je m'en charge moi. Ah ! facredié, fi j'étois la Municipalité, comme je leur fouterois la pêle au cul ; mais patience, ça ne leur manquera pas quelque jour... pour toi, vieux bougre d'aboyeur de Paris, fous moi le camp du pays ; fi je t'y rencontre, je veux bien que les cinq cents mille Diables te tordent le col, fi je ne te fous ta vilaine ame à l'envers. C'eft entendu, adieu, mes complimens à M. Prieur, notre bon Député... c'eft auffi honnête garçon, lui... la bouteille eft finie, allons-nous en fouper vous autres.